

# Gérard CARTIER



# L'OCA NERA

La **T**hébaïde

PRÉSENTATION DE L'ÉDITEUR

Gérard Cartier

L'OCA NERA

ROMAN

La **T**hébaïde

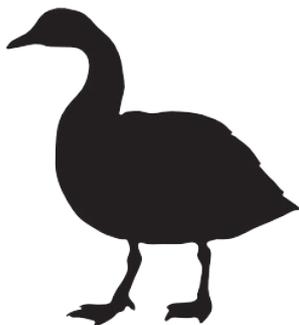
*Dans ce texte divisé en soixante-trois chapitres, soit le nombre de cases d'un jeu de l'oie dont il s'inspire, l'auteur jongle avec le temps en voyageant entre le Vercors et Turin.*

*Dans un double cheminement littéraire et historique, la prose subtile et limpide sert une structure audacieuse. Un ensemble de récits enchâssés transporte dans le passé le protagoniste pour des (en)quêtes sur des personnages emblématiques : Mireille Provence, dite l'Espionne du Vercors, dont les exactions sont reconstituées par une investigation inédite; un oncle maquisard mort dans la tragédie du Vercors en 1944; également, la cavale d'un mystérieux collaborateur et de son épouse à travers l'Italie de l'après-guerre.*

*Quant au présent, il se situe dans le Val de Susse où doit être percé un tunnel de la ligne LGV Lyon-Turin en butte à une opposition violente. Il est aussi constitué des amours tourmentées du chroniqueur et de sa recherche obsessionnelle et passionnée de l'oie noire d'un jeu, véritable mystère et figure centrale du roman dans une subtile mise en abyme. Le goût de l'intrigue conduit à des incursions dans le monde de la cryptographie.*

*Le narrateur se meut à l'intérieur de son texte tel un pion du jeu, déplacé et ballotté au gré des coups du sort. Cet aspect hasardeux, complètement maîtrisé, est à mettre au crédit de l'intérêt sans cesse renouvelé d'un ouvrage qui progresse par sauts et gambades.*

*L'Oca nera* ( titre italien, en français : l'Oie noire ) : je reviendrai sans doute sur cet assez singulier roman que Gérard Cartier vient de publier à La Thébaïde. Il y est question de toute une série de choses qui se succèdent, s'imbriquent, pour y dessiner la forme toujours un peu difficile à saisir d'une vie envisagée dans ses différents plans : géographique, historique, familial, professionnel, sentimental, intellectuel...



Gérard Cartier qui est poète et ingénieur recourt ici avec maestria aux qualités a priori contradictoires qu'on prête généralement à ces deux manières particulières d'habiter et de concevoir le monde : rigueur, connaissances et sensibilité se combinent chez lui pour nous fabriquer une machine de lecture, riche en significations et résonances de toutes sortes. Cela ne va pas sans une certaine lenteur, bien sûr, dans la narration qui s'arrête sur des objets, souvent d'ailleurs des paysages, dont l'auteur fouille la multitude de détails dont ils sont composés afin d'en retenir aussi bien la réalité objective que ces «molécules aux formules compliquées», les impressions, qu'elle ne manque jamais de produire à l'intérieur.

Inspirée en grande partie de son existence propre sans qu'on devine toujours bien à quel moment la fiction prend le relais, *l'Oie noire* dresse comme «un cadastre» de la vie son auteur, reprenant d'ailleurs sous une forme nouvelle divers de ses précédents ouvrages : d'*Introduction au désert*, ambitieuse méditation sur la tragédie du Vercors - qui figura dans notre toute première sélection du Prix des Découvreurs - à *L'ultime Thulé*, ce dernier livre de 2018, inspiré du voyage légendaire de saint Brendan où se retrouve la fascination de Cartier pour le Jeu de l'oie.

On n'a que l'embarras du choix pour extraire dans ce livre très écrit, soucieux de son vocabulaire comme du rythme et des allures de sa phrase, un passage qui soit, non pas représentatif car la construction même de l'ouvrage, essentiel ici, rend cela impossible, mais qui témoigne en tout cas du talent d'écriture et de la profondeur de regard de l'auteur. J'ai choisi pour ma part un court passage dans lequel au détour d'une association d'idées, le narrateur évoque le souvenir d'un trajet dans le camion de son oncle, un jour de fortes pluies.

J'y ajouterai pour finir les belles réflexions que Cartier attribue à son narrateur dans l'un des chapitres terminaux de son livre, qui porte justement comme titre : LA MÉMOIRE.

G.G.



### EXTRAIT 1 (page 305)

Du fond de mon siège, défoncé par les larges fesses des camionneurs, je ne voyais presque rien du paysage et mon oncle avait dû s'arrêter pour me hausser sur des coussins. Mais la pluie battait le pare-brise, il n'y avait rien à voir : la cime des noyers fuyant obliquement et au loin, plissées dans la brume, les falaises pâles du Vercors flottant à mi-ciel. Quand nous avons atteint la plaine, des champs inondés s'étendaient de toutes parts : le monde était devenu liquide, un immense miroir de plomb rayé de clôtures et de lignes d'arbres. Tout à coup, une trombe s'est abattue. Le camion suffoquait, il repoussait en vibrant de toutes ses tôles une cataracte faite non pas d'eau mais d'un liquide opaque et visqueux, comme si le ciel avait cédé et s'abattait d'un coup, précipitant sur la terre en un épais bouillon les pluies fossiles, les nuages et le gélatineux tapioca de la voie lactée. De temps à autre, mon oncle jurait entre ses dents *Zorrino ! Zorrino !*, glapissement perdu dans l'assourdissante clameur de l'orage qui flagellait la cabine, couvrant le ronflement obstiné du moteur et le claquement affolé des balais d'essuie-glace. Un nouveau déluge s'abattait sur la terre, routes, maisons et clochers seraient peu à peu engloutis sous un flot boueux et nous, qui montions vers le nord, nous n'y trouverions pas la moindre éminence pour nous sauver des eaux. L'averse tombait sans discontinuer, je finis par me désintéresser de notre sort, me contentant de regarder osciller la queue de tigre accrochée au plafond de la cabine, agitée de soubresauts imprévisibles, à la façon de ces appâts de manège qu'une sorcière outrageusement maquillée vous secoue sous le nez et qu'il faut essayer de lui arracher au passage, dressé sur les pédales d'une moto ou les étriers d'un lama, toujours en vain, à peine l'aperçoit-on qu'il a disparu, et le manège tourne de plus en plus vite, les rues se confondent, les formes se mêlent, on se voit emporté dans un kaléidoscope de couleurs diaprées, la même impression de vitesse et de fatalité qu'à présent, à bord de ce camion roulant vers la fin du monde, sauf que tout y est peint en grisaille et qu'attraper la queue du Mickey ne nous sauverait pas.

EXTRAIT 2 (pages 351 à 353)

Comment faisaient-ils, tous ces littérateurs, Casanova, Rousseau, Chateaubriand, qui couraient sur les pages la plume à la main, exacts, abondants, revivant dans l'ordre toute leur vie, des premiers chagrins jusqu'aux ultimes consolations, retrouvant sans effort les dates, les noms, les visages, leurs années bien rangées sous leur front, nettes et fraîches comme des draps qu'on sort d'une armoire et qui exhalent, quand on les déplie, les parfums du jardin où ils ont séché ? Étaient-ils si sûrs d'eux pour dire *je* sans craindre de se trahir ? Le chagrin amoureux ne les a donc jamais anéantis ? Depuis six mois, je flotte dans ma vie. Des lieux, des rencontres me jettent dans une nostalgie inexplicable. Carrue ressuscite dans une odeur d'herbe coupée. Livia m'appelle dans la petite cloche d'une église de Turin sonnant le crépuscule. Ce n'est le plus souvent qu'une émotion aveugle que je ne sais ni nommer ni dater. La douleur a sécrété l'une de ces molécules aux formules compliquées qui transportent les passions dans le corps, libérant par bribes le passé en même temps qu'elles commandaient aux larmes, un acide subtil et violent qui contracte la mémoire, exprimant les souvenirs dans un remous de formes et de couleurs d'où tout sens est banni. Il me semble me répandre, me vider, expulser par lambeaux le cadavre de ma vie en une longue parturition qui, bientôt peut-être m'emportera dans un flot d'images incohérentes. Ou si la médecine me sauve («*Per scientiam ad salutem*» m'a dit récemment à Lariboisière une sorte de pythie noire en me tendant un dossier de radios enfumées), l'âge me saisira brusquement et je finirai comme mon père, enseveli dans un fauteuil orthopédique, silencieux, en proie à un passé que je ne saurai ni habiter ni chasser. Que reste-t-il d'une vie si l'on s'en tient à sa mémoire ? J'ai dressé un registre de ces scènes hétéroclites, les notant sur le champ, comme elles venaient, sans souci d'ordre ni de style, ni même de véracité, non pour en faire un jour quelque chose (je ne me soucie plus de durer, et l'âge, qui me rend les années, embarrasse les mots qui les feraient revivre), mais à titre d'expérience, comme on le fait dans les sciences positives pour vérifier une hypothèse. Peut-être pourrai-je alors m'en délivrer. Il me suffira de les savoir là, dans les pages du carnet, parfois précisées par une date ou un lieu, comme si je dressais un cadastre de ma vie auquel plus tard, si par extraordinaire m'en venait le désir, ou quelqu'un d'autre après moi (ma fille peut-être, qui feint de se désintéresser de mon sort, mais que j'ai surprise cet été à fouiller dans mon ordinateur et qui,

depuis, tente à l'aveuglette des questions que j'esquive de mon mieux ; ou une femme à qui j'aurai été cher, Livia, ou même Marie), il sera toujours possible de recourir pour vérifier un événement, ou seulement le rêver. Ayant tenté d'ordonner ces débris, j'ai constaté avec trouble que l'essentiel de ma vie avait disparu sans laisser de trace : elle s'est comme effondrée sous son poids. J'imagine ce qu'il me faudrait d'imagination pour donner à tant d'années englouties un air de vérité et, comme l'a fait le vicomte, en remplir quarante-quatre livres d'une écriture serrée... Suis-je si amoindri, que j'en sois devenu étranger à moi-même ? Quant aux deux obsessions à quoi se résume ma vie, l'enfance et Livia, il y manquera toujours l'essentiel : il me semble feuilleter un album de photographies truquées ou d'un autre que moi.

#### QUELQUES CITATIONS À METTRE EN PARALLÈLE

Peu importe, ce ne sont que des mots. De la littérature. La vérité y est presque indifférente. Il suffit qu'on y trouve à penser et à s'émouvoir. Qu'on s'y sente vivre un peu. Tant de passions que la vie nous refuse.

(page 313)

Il faudrait pouvoir bannir le vague de la langue, la doter d'instruments aussi sûrs que l'équerre et le compas.

(page 101)

Mon sujet était autre : mesurer l'ombre que jette en nous l'Histoire - mes pages étaient dédiées en secret à Patrick Modiano.

(page 177)

Le métier de l'ingénieur n'est pas fait que de chiffres et de matériaux, il est aussi tramé de récits et de sentiments, nimbe immatériel qui se refuse aux calculs qu'on ne peut noter sur les plans, et qui est pourtant l'âme des projets.

(page 91)

